

# série d'été 7/9

Nessim Aït-Kacimi  
naïtkacimi@lesechos.fr

**L**e train qui l'emmenait vers Vienne filait dans la campagne endormie et enveloppée dans la brume du matin. Par la vitre, surgissaient un clocher, une usine, une forêt, apparitions fugaces et comme sorties d'un rêve. Bercé par le roulis du wagon, Joseph Schumpeter, dix ans, fixe intensément Johanna, sa mère, avec qui il entretiendra une relation fusionnelle tout au long de son existence. Elle s'est remariée au général en retraite Sigmund Von Kéler après le décès de son mari, un industriel du textile, six ans plus tôt dans un accident de chasse. Membre de la noblesse, c'est lui qui va ouvrir au jeune « Jozsi », comme on l'appelle alors, les portes d'une éducation aristocratique, aisée et raffinée.

L'arrivée à Vienne sera une étape marquante pour cet enfant unique, né le 8 février 1883, l'année du décès de Karl Marx et de la naissance d'un autre économiste de renom, John Maynard Keynes. Il emménage dans un bel appartement du « Rings-trasse », dans ce qui est alors un des foyers artistiques de l'Europe. Capitale d'un empire en déclin mais à la richesse culturelle foisonnante, Vienne restera pour lui un pôle d'attraction et une référence. Dès qu'il le pourra, il rejoindra ce carrefour de la mondialisation, ses cafés, ses musées et son opéra. Il entre dans la prestigieuse et très élitiste école de Theresianum. Durant ses huit années d'études, il apprend cinq langues (latin, grec, anglais, italien et français), mais aussi l'histoire, les sciences sociales, l'économie dans une atmosphère disciplinée et spartiate : les cours débutent à 7 heures et se terminent à 20 heures.

Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande curiosité intellectuelle qui lui permettront plus tard de faire la synthèse tant attendue entre économie, sociologie et histoire, Schumpeter prend l'habitude de noter chaque jour sa performance intellectuelle. Il se fixera trois buts : être le meilleur cavalier, le meilleur amant et le meilleur économiste. Au soir de sa vie, il estimera avoir rempli au moins deux de ces trois objectifs, sans en révéler lesquels. Ce dandy et homme à femmes consacre autant de temps à sa toilette du matin que Keynes en consacre à la gestion de son portefeuille boursier.

« Au cours de ces années, l'étudiant fait ses "écoles buissonnières de l'esprit". Il suit les enseignements universitaires avec une aimable fantaisie, exception faite des cours de droit romain qui le passionnent. Mais les loisirs que lui crée une assiduité intermittente sont studieux. Ce moment de sa vie intellectuelle est décisif : son égale aptitude à la sociologie et au raisonnement abstrait marquera toute son œuvre », écrivait l'économiste François Perroux dans son introduction à la « Théorie de l'évolution économique ».

En 1909, il part enseigner dans la petite ville de Czernowitz, loin du faste de Vienne. Par une froide matinée d'automne, Schumpeter se dresse face son adversaire pour ce qui fut son unique duel à l'épée. Un bibliothécaire avait eu l'affront d'interdire à certains de ses élèves l'accès au savoir en dehors des horaires autorisés. Il sera légèrement blessé à l'épaule à l'issue d'un bref combat avec l'économiste outragé. Celui-ci reprend vite ses esprits et publie deux ans plus tard sa « Théorie de l'évolution économique ». « C'est son ouvrage le plus original, dans lequel il expose le rôle central de l'entrepreneur, la force motrice essentielle du capitalisme sous toutes ses dimensions (innovation technologique, organisationnelle...). Cette vision d'une économie turbulente, incertaine, dynamique,

qui se régénère par "destruction créatrice" est en rupture avec la vision statique des économistes de l'époque », explique Robert Solow, l'ancien prix Nobel, qui croisa le chemin de Schumpeter plus tard à Harvard.

Il échappe à la mobilisation en tant qu'unique professeur d'économie à Graz. Plutôt pacifiste, il n'a de ce côté pas hérité de son beau-père. Le 15 mars 1919, ce conservateur indépendant sans parti ni soutien accepte d'entrer dans un gouvernement socialiste, un témoignage à la fois « de son patriotisme, de son ambition mais aussi de sa naïveté », selon son biographe (\*) Thomas McCraw. Il prit ses fonctions dans le splendide palais baroque du prince Eugène, pour aider le gouvernement à faire repartir un pays rongé par l'inflation et l'angoisse. Il travaille seul à un plan de redressement ambitieux et en avance sur son temps. Objectifs ? Attirer les investissements étrangers en ouvrant le capital des sociétés autrichiennes, relancer les exportations et regarnir les caisses vides d'un Etat exsangue par le biais de taxes sur les actifs (actions, obligations, or...). Ce plan fut accueilli fraîchement tant sur le fond que sur la forme. Ses collègues apprennent bien souvent par voie de presse le détail des mesures envisagées, et ne lui pardonneront jamais son manque de savoir-faire politique et sa volonté de monopoliser l'attention. Il démissionnera le 17 octobre, mettant un terme à son unique intrusion dans la sphère politique. Il gardera à jamais le silence sur cette sombre période, qualifiée de « grand gâchis » où le théoricien se frotta à une réalité économique qui le dépasse.

## Ministre et banquier

En remerciement pour son passage au gouvernement, il se voit accorder une licence pour gérer une des banques que compte Vienne à cette époque, la banque Biedermann. Il ne gagnera jamais aussi bien sa vie, l'équivalent aujourd'hui de 250.000 dollars de revenus annuels. En outre, il devient aussi le second actionnaire de la banque. Mais, pour sa première expérience financière, il va se débattre dans une situation économique catastrophique marquée par l'hyperinflation. Il mène pourtant grand train, achète deux chevaux, dîne dans les meilleurs restaurants de Vienne et fréquente la haute aristocratie comme s'il était l'un des siens.

En 1924, la Bourse autrichienne perd les trois quarts de sa valeur, et le pays, ses dernières illusions de redressement. Schumpeter est pratiquement ruiné, car outre les actions de sa banque, il a beaucoup investi dans des jeunes pousses, les fameux entrepreneurs seuls capables de faire repartir la croissance... Ce capital-investisseur avant l'heure quitte le monde bancaire par la petite porte. Il démissionne de ses fonctions et va ensuite patiemment remonter la pente pour honorer ses engagements

Encore étudiant, il se donnera trois buts : être le meilleur cavalier, le meilleur amant et le meilleur économiste de Vienne.

## SES DATES

1883	1919	1932	1942	1950
Naissance à Triesch (Moldavie) où sa famille est installée depuis 400 ans.	Entrée au gouvernement socialiste autrichien. Il en démissionnera au bout de 6 mois.	Souvent sollicité par des universités étrangères, il se décide à rejoindre Harvard.	Publication de son ouvrage « Capitalisme, socialisme et démocratie ».	Il décède d'une attaque cardiaque dans la nuit du 7 au 8 janvier.



# Schumpeter, le dandy viennois

## LES GRANDS PENSEURS DE L'ÉCONOMIE //

Joseph Schumpeter occupe une place à part dans le panthéon des économistes. Son œuvre foisonnante, qui mêle économie, histoire, sciences politiques et sociales, sera pourtant souvent réduite à la seule figure de l'entrepreneur dont il a effectivement révolutionné l'approche, en jetant un pont entre micro et macroéconomie.

et ses dettes... Cette triste expérience de banquier a pu déteindre sur sa vision de l'économie. Alors que l'entrepreneur, dynamique, est la véritable pièce maîtresse du capitalisme, le banquier, statique, est pour lui un homme du passé qui ne crée souvent rien et, pis, vit au crochet du premier. Une dichotomie qui marquera toute son œuvre.

Malheureux en affaires, Schumpeter sera heureux en amour, mais seulement pour un temps. En 1926 il perdra son épouse, son enfant en bas âge et sa mère en seulement quelques semaines. Il écrira, brisé, dans sa correspondance, que « la lumière s'est retirée à jamais du monde ». Elle ne reviendra plus que par intermittence et dans ses écrits plus que dans sa vie, sur laquelle une chape de plomb définitive s'est abattue. Il va trouver dans la Grande Dépression un écho à ses tourments et à son pessimisme désormais viscéral. Il redoute que le capitalisme soit emporté dans la débâcle économique, mais voit dans le « New Deal » de Roosevelt la voie royale vers la dictature... Bien plus effrayé par la menace bolchévique russe que par le nazisme, comme la plupart de ses concitoyens, il s'est longtemps interrogé sur la viabilité du socialisme en tant que système économique, pour conclure que c'est surtout sa dimension politique – son penchant dictatorial – qui le conduit inéluctablement à l'échec et à la barbarie.

## Mal de vivre

Plus résigné que véritablement enthousiaste, il quitte l'Europe – où il ne reviendra qu'une fois avant sa mort – pour rejoindre Harvard en 1932. C'était alors un temple du savoir dont le département d'économie n'avait pas d'égal en Europe. Il introduit les mathématiques dans le campus et jouit rapidement d'une excellente réputation parmi ses élèves. Il assiste, horrifié, à l'embarquement de la Seconde Guerre mondiale. Dépressif, solitaire et angoissé il alterne les crises de paranoïa et de délire. Il se réfugie dans le travail, antidote à son mal de vivre, mais la compétition fait rage avec John Maynard Keynes, dont il jalouse la virtuosité intellectuelle.

Sorti en 1942, son ouvrage « Capitalisme, socialisme et démocratie » est éclipsé par la publication quelques années plus tôt de la « Théorie générale » de Keynes, une météorite intellectuelle qui va révolutionner l'économie. « Leurs deux approches sont en fait complémentaires. Keynes s'intéresse aux fluctuations économiques à court terme créées par la demande, alors que Schumpeter est focalisé sur les effets du progrès technologique sur le potentiel de croissance à long terme. Aujourd'hui, que la croissance est redevenue la priorité des gouvernements, son influence dépasse sans doute celle de Keynes », soulignait Robert Solow, un de ses anciens élèves admiratifs.

La « destruction créatrice », sa célèbre formule à la connotation nietzschéenne, a été pour la première fois employée en 1942. Elle évoque le processus de régénérescence constant et brutal du capitalisme : les innovations font le vide autour d'elles en détruisant les anciennes structures et en faisant émerger de nouvelles. L'entrepreneur est celui qui crée l'itinéraire première. Il donne l'impulsion à la croissance et au cycle économique en générant innovations, ruptures et transformations irréversibles. C'est autant un calculateur qu'un tempérament qui démontre « une capacité d'aller seul de l'avant et de ne pas sentir l'insécurité et la résistance comme des éléments insurmontables ».

Dans la nuit du 7 janvier 1950, Schumpeter relit comme souvent avant de s'endormir un de ses poètes grecs favoris, Euripide, celui-là même qui enjoint : « Parle si tu as des mots plus forts que le silence, ou garde le silence à jamais. » Il est emporté au petit matin par une attaque cardiaque foudroyante. Dans la petite ville de Salisbury dans le Connecticut, où il est enterré, les grands arbres recouverts de neige dessinent un linéol immaculé. Harvard lui rendra un dernier hommage : « Il n'a jamais ménagé son énergie exceptionnelle qu'il a dépensée sans compter. Aucun de nous n'aurait voulu qu'il en soit autrement. »

(\*) « Prophet of Innovation: Joseph Schumpeter and Creative Destruction », Harvard University Press



Demain : Thomas Maltus